



HENRI-PIERRE RUIZ

**LES AUBES
DÉLICIEUSES**



Prologue

Pau, juillet 1969

- Les Américains ont marché sur la lune ! cria Philippe en m'apercevant.
- Quoi ! ?
- Je te dis, Rémi, que les Américains ont marché sur la lune !
- Quand ?
- Cette nuit. Tu n'es pas au courant ?
- Euh... Non.
- Il y a eu un reportage ce matin sur la première chaîne.
- Tu sais bien que nous n'avons pas la télé.
- Ah ouais, c'est vrai, j'avais oublié.

J'étais trop absorbé par ce qui me restait à faire pour me préoccuper de cet événement qui allait marquer l'histoire de l'humanité. Avant de partir au travail, mon père m'avait donné le planning de l'entretien du jardin ; je devais arracher toutes les mauvaises herbes, biner la partie du terrain proche des clapiers à lapins et, surtout, arroser le potager. Le soleil d'été, qui dardait ses rayons brûlants sur ce monde si paisible qui m'entourait, me faisait cligner des yeux.

Serrant dans ma main l'émetteur dont je m'étais muni pour briser les mottes de la parcelle de terrain que je devais aplanir, je me redressai, lui serrai la main et j'eus, comme d'habitude, l'impression d'empoigner de la guimauve.

Philippe avait dix ans ; il était grand pour son âge, et aussi maigre qu'un filet de vinaigre. Ses bras, tellement minces et mous, ressemblaient à des serpents de caoutchouc attachés à son torse. Ses cheveux clairs et fins ondulaient comme autant de petites vagues.

- On ne peut pas y aller ce matin, Phil. Je n'ai pas fini.
- Quand alors Rémi ?
- Cet après-midi, j viens te chercher.
- Bon ça marche. Il nous reste deux stations-service à faire.
- Je sais.
- Tu crois qu'on aura le temps de finir les radeaux après.
- Ouais t'inquiète.

Philippe ajusta ses lunettes, remonta son short - dans lequel il flottait - et s'éloigna en direction de sa maison, distante d'une centaine de mètres. Je terminai de sarcler la parcelle de terrain et m'attaquai à l'arrachage des mauvaises herbes qui proliféraient dans le jardin fleuri. Ma sœur aînée veillait sur les parterres de fleurs en réalisant régulièrement des bouquets dès que les plantes étaient bien touffues.

Il me restait désormais la partie la plus ardue, arroser le jardin. Normalement, j'aurais dû commencer cette corvée « à la fraîche », avant qu'il ne fasse trop chaud.

Mon père avait bâti notre maison, de ses mains, sur un terrain bordant la rivière l'Ousse-des-Bois. D'une trentaine de kilomètres de long, elle prenait sa source dans un petit village à l'est de Pau. Dans des décors émouvants, elle se faufilait vers l'ouest en passant par des paysages bucoliques, se plaisant à sillonner la plaine paloise avant de rejoindre le gave de Pau.

Large, en moyenne, de trois à cinq mètres, d'ordinaire si paisible, elle pouvait se réveiller tout à coup de sa somnolence, se montrer fougueuse et retrouver la vigueur d'un torrent.

Par précaution, mon père avait édifié, au bord du terrain, un mur de trois mètres de haut, renforcé à sa base par une digue étroite. Il fallait descendre une quinzaine de marches à quart tournant pour accéder au lit de la rivière. Je pestais car notre voisin avait installé une pompe qui puisait l'eau directement dans le ruisseau. Je ne comprenais pas pourquoi mon père n'en avait pas fait autant. Questionné à ce sujet, il avait répondu que cela nous faisait du bien de nous dépenser et de connaître, ainsi, la valeur de l'effort ; « Foutaise ! » avais-je pensé sans oser, bien sûr, répliquer.

Je m'octroyais une pause de quelques minutes, m'asseyais sur l'un des petits murets ceinturant les serres installées dans la zone servant de potager et contemplais le ciel d'un bleu azur. Un panorama grandiose s'offrait à ma vue. Je pouvais distinguer clairement, au loin, la chaîne des Pyrénées, le Pic du Midi d'Ossau, qui semblait sortir de terre telle une dent acérée puis, à l'ouest, les montagnes plus basses teintées d'une lueur bleutée qui s'étiraient vers le Pays basque. Les anciens disaient toujours que si l'on apercevait nettement les montagnes, c'était signe de mauvais temps dans les prochains jours. Je pensai à ce proverbe et le chassai vite fait de mes réflexions, me disant qu'on était en juillet et que le beau temps durerait. Je récupérai les deux arrosoirs d'une contenance, chacun, de dix litres, et descendis sur la digue.

Violente ou douce, sinieuse et tortueuse, la rivière était, pour les enfants du quartier, une source inépuisable de découvertes et d'aventures. Elle donnait l'impression d'un immense bazar labyrinthique, plus ou moins compartimenté par spécialités. Par endroits, elle ressemblait à une venelle étroite.

Des escaliers à ciel ouvert descendaient jusqu'à la rive. Certains sous-treillis permettaient d'accéder aux maisons qui la bordaient, et d'apercevoir des villas étaler un précieux tapis de mosaïque de fleurs. Parfois, des hauts murs protégeaient les riverains des curieux, telles les enceintes de forteresses imprenables, sous la garde de chiens réputés méchants.

Le lit de la rivière était bas et l'eau, qui clapotait contre la digue, aussi claire que de l'eau de source. Je pus distinguer des bancs de petits poissons qui frayaient à proximité de

la berge opposée, en pensant aussitôt que ces vairons feraient le festin des brochets. Au même instant, un martin-pêcheur s'élança d'un arbre. Le bleu étincelant de sa livrée scintilla sous les reflets combinés de la lumière d'été, sur les structures minuscules de ses plumes et du rayonnement du soleil dans l'eau. Je le vis soudain plonger à une dizaine de mètres en aval de ma position, percuter violemment la surface de l'eau et attraper un petit poisson, qu'il goba aussitôt. Ce devait être un mâle, car son bec était noir. Puis l'oiseau, très vivace, parcourut un circuit sur son territoire et revint se poser sur les branches d'un arbuste pour guetter de nouvelles proies, nullement dérangé par ma présence.

Des buses flottaient au-dessus des champs de blés et de maïs sur la rive opposée et, quelque part en amont, j'entendis hurler le vieux chien Patou du père Navarre, d'un aboiement béotien reconnaissable entre tous, comme un son sorti d'une bouche d'égout.

Son maître - petit homme au corps ratatiné, au visage aussi ridé qu'une figue sèche, dont la bouche édentée donnait à ses lèvres l'aspect d'une fente - était constamment vêtu d'une longue souquenille faite d'une toile épaisse, coiffé, matin et soir, de son béret crasseux. Il vivait dans une petite maison béarnaise aux murs de galets, près du pont qui enjambait la rivière, à une centaine de mètres du pavillon familial. À chaque fois que nous pénétrions dans son verger pour chaparder des pommes, il nous vilipendait en brandissant sa cane qu'il empoignait de ses mains rendues, par les rhumatismes, aussi noueuses que des serres d'oiseau.

Je restai là, immobile, à assimiler ce spectacle ; un tourbillon de couleurs et d'odeurs m'assaillit aussitôt. J'ai le souvenir prégnant de m'être dit que, cette nature, on pouvait la regarder béatement ou, au contraire, s'y plonger corps et âme, car il y avait tant de merveilles à découvrir, sur et sous les rochers des berges, où il arrivait parfois que les graviers tombés des bords fassent tressaillir l'eau comme un bœuf que piquent les mouches.

Dès le printemps, pour qui savait observer, dans les prairies juste exondées suivant le cours de la rivière, là où l'entreprise humaine n'avait pas encore transformé le paysage, l'effervescence animale était à son comble, l'espace rempli de va-et-vient incessants. La reproduction battait son plein, chaque mâle ayant à cœur de défendre son territoire avec force couleurs vives et pirouettes aériennes, tandis que grenouilles et tritons rejoignaient les points d'eau pour se reproduire et que les dragons peuplaient petites mares et flaques d'eau. C'était au jour levant ou à la tombée de la nuit que la rivière nous offrait son vrai visage. Des plantes de toutes sortes croissaient entre les pierres jointes des rochers ou dans les espaces libres entre chaque arbre et faisaient pleuvoir, quand venait un souffle de vent, fleurs et insectes. Sur ses rives, poussaient aussi avec profusion ces hautes plantes amphibies, qui ont la moitié de leurs racines dans l'eau et l'autre dans la terre. La vraie vie sauvage y était plus perceptible, faisant ressembler ce lieu à quelques autres contrées lointaines, et m'ouvrait ses portes sur un univers qui me paraissait sauvage et fascinant.

J'aimais surtout les jours tièdes et humides de l'automne, lorsqu'un gros nuage remplissait soudainement tout l'espace et venait se suspendre au-dessus du lit de la rivière, empêchant le soleil dégarni de réchauffer l'atmosphère, et quand la ligne verte des levées,

constituée de bouquets d'aulnes, de saules, de noisetiers, de peupliers, d'ormes et de chênes, se teintait de brun et de rouge.

Il m'arrivait souvent, en rentrant de classe, de contempler, sur l'étroite digue, les longues traînées de feuilles pareilles à des milliers de petites étoiles colorées, qui s'en allaient processionnellement, comme un convoi pour, finalement, se bloquer contre les deux énormes rochers qui fendaient l'eau au niveau d'une coudée, cent mètres en aval. Dès que je le pouvais, muni de ma fronde, je m'amusais à viser les rats d'eau, aussi gros que des chats, qui se faufilaient sur la berge.

Pour remplir les arrosoirs, je devais mettre un genou à terre, sur le sol bétonné de la berge. Ce geste, maintes fois répété, finissait par m'écorcher les genoux. Je débutais la fastidieuse corvée par l'arrosage des plants de tomates hybrides alignés sur une dizaine de rangs. Par chance, cette année-là, mon père avait planté les tomates à proximité immédiate de l'escalier menant à la rivière. Chaque pied devait recevoir l'équivalent d'un bon quart d'arrosoir. Quand ils atteignaient une vingtaine de centimètres, mon père les maintenait à l'aide d'un treillis, constitué de longs roseaux solidement attachés entre eux. On rajoutait des lignes de roseaux jusqu'à la croissance maximale des plants. Même si, à treize ans, j'étais physiquement costaud pour mon âge, les allers-retours perpétuels à la rivière avaient vite fait de m'épuiser.

*
* *

Le lendemain matin, Philippe me rejoignit vers 10 h 00. Accompagné de mon jeune frère Michel, j'étais occupé à confectionner un harpon pour la pêche.

- T'as amené ce qu'il faut ? demandai-je en l'apercevant.
- Ouais, dit-il en me tendant un manche à balai en bois.
- Donne.

Je récupérai une vieille fourchette et, après m'être muni de lunettes de protection, mis en marche la meule fixée en bout de l'établi, et entrepris d'aiguiser chaque dent de telle sorte qu'elles soient aussi tranchantes et pointues qu'une dague. Puis je perçai deux trous dans la poignée et la vissai sur l'extrémité du manche à balai.

- Bon, on laisse les harpons dans le garage, on ira pêcher un autre jour. On descend en radeaux jusqu'à l'avenue du Bézet, on s'arrêtera dans la courbe pas loin de la maison de Christian pour le concours. Cela vous va ?

- Ouais ! répondirent-ils en chœur.

Elle surgissait là, imposante et massive, juste avant le pont de l'avenue qui menait à l'hippodrome de Pau. Elle nous faisait l'effet d'un véritable château fort et aiguisait à chaque fois notre curiosité. Elle s'identifiait par un rez-de-chaussée en moellons de granit et par deux épais murs mitoyens encadrant une ossature à pan de bois à l'étage.

L'énorme bâtisse dressait son imposant pignon couvert. La toiture à forte pente, ornée d'épis de faitage, couvrait le bâti et venait déborder en saillie sur le pignon.

La facture médiévale de cette villa était marquée dans l'angle de la construction par une tour d'escalier couverte par une toiture pentue, coiffée d'un hourd. Elle était entourée de hautes murailles farouches et construite sur un terrain immense, quadrillé de haies vives et parsemé de bouquets d'arbres.

Une large allée gravillonnée, délimitée de chaque côté par une petite haie de buis, contournait le pavillon et se prolongeait jusqu'à la rivière dont l'accès - condamné par une grille en fer forgé cadénassée - se faisait en descendant un large escalier.

- Phil, Michel, on s'arrête ! ordonnai-je tandis que je m'approchai au plus près de la rive opposée et que, dans l'eau peu profonde, mon radeau raclait les galets et grosses pierres qui, tels des icebergs, pointaient leurs arrêtes tranchantes.

Successivement, nous amarrâmes nos plates embarcations au pied de la berge, contre les racines d'un orme, puis grimpâmes à tour de rôle sur cet arbre. Le soleil perçait le couvert de l'arbre, d'une lumière verte qui se brisait à la surface des eaux, en reflets jaunâtres et ternis. Perchés au plus haut que nous le pûmes, nous avions une vue imprenable sur la grande maison.

- T'as ton *stack* Phil ?

- Ouais et toi ?

- Affirmatif.

- T'as pas oublié les glands ?

- Non.

Je sortis le *stack* de mon petit sac à dos de style militaire, ainsi qu'une vingtaine de glands, dont les carapaces brillaient comme des billes sous les rais de lumière qui s'inséraient à travers le feuillu de l'arbre. Je saisis mon lance-pierres fait en bois d'aulne, mis un gland dans le petit pochon de cuir, tendis les élastiques au maximum en me retournant en amont de la rivière et tirai au jugé, sans viser. Je vis ma munition spéciale fendre l'air, prendre de la hauteur et retomber dans l'eau, une centaine de mètres plus loin.

- C'est bon pour moi, dis-je. Tu n'essayes pas Phil ?

- Pas la peine, je me suis entraîné chez moi. J'ai déglingué les épingles à linge du voisin, ni vu ni connu.

Mon frère fit un essai en visant un merle qui s'était posé sur une des branches d'un arbuste, à une dizaine de mètres sur sa gauche. Il le manqua de peu. L'oiseau, soudain affolé, s'arracha de son perchoir dans un battement d'ailes frénétique.

- Eh Michel, pas ça ! Laisse-les tranquilles les piafs, nom de Dieu ! Sinon, tu ne viendras plus avec nous, pigé ?

- Ouais, Ouais, pesta-t-il.

La grande maison, inoccupée depuis plus d'un an, constituait pour nous une cible favorite ; on s'amusait ainsi à viser, avec nos frondes, tout ce qui pouvait constituer un objectif - pots de fleurs, fenêtres, volets, lucarnes - et comptabilisions chaque coup réussi. Cependant, nous n'étions pas retournés sur place depuis les dernières vacances scolaires. Nos réglages effectués, je pris dans mon sac à dos les jumelles de mon père, prêt à observer la maison.

– À toi l'honneur Phil !

Philippe rectifia sa position, se mit debout en calant son dos contre le tronc de l'orme, sortit sa fronde de la poche arrière de son bermuda, puis arma l'engin.

– Qu'est-ce que tu vises ? lui demandai-je.

– La lucarne en haut à droite.

Tandis que je braquais les jumelles sur la bâtisse, j'entendis le vrombissement du moteur d'une voiture et je vis une automobile, à la forme bizarre, couleur jaune citron, se garer dans l'allée principale. Un homme de grande taille descendit en claquant vivement la portière, suivi par une jeune fille.

L'homme, vêtu d'un pantalon blanc et d'un polo de sport rouge sang, gagna l'entrée, tandis que la fille emprunta l'allée qui menait à la rivière et s'approcha de la grille cadénassée.

– Phil, attends ! Il y a du monde, dis-je.

– Ouais j'ai vu.

Je réglai les jumelles et fixai sa silhouette. Ses cheveux bouclés couleur de blé rayonnaient de lumière lorsqu'elle marchait. Sa jupe vert pistache virevoltait autour de ses hanches à chaque mouvement. Je contemplai béatement la manière particulière dont ses cheveux, qui descendaient en cascade sur son dos, bougeaient. Quand elle tourna son visage dans notre direction, j'observai avidement sa poitrine naissante qui tendait son chemisier blanc ajusté.

Je n'arrivais plus à respirer. Je voulais résister à ce que je venais de voir, à ce que cette vision suscitait en moi, mais je n'avais pas assez de forces. Je me trouvais plus qu'embrouillé, incapable d'expliquer ce que j'éprouvais. Puis, pour la première fois, durant quelques secondes, perdu dans mes fantasmes de préadolescent, je m'imaginai allongé à côté d'elle dans un champ de blé. J'avais subitement conscience de sensations corporelles nouvelles, comme si mon corps se réchauffait de l'intérieur.

– Phil, Michel, vite, on se casse ! La fille arrive, elle va nous repérer.

– Merde, c'est chiant ! jura Phil tout en descendant de l'arbre.

– On reviendra une autre fois, dis-je en le suivant.

Nous eûmes juste le temps de mettre nos radeaux à l'eau et de commencer la remontée à contre-courant vers notre port d'ancrage, en s'aidant chacun de nos roseaux, tels des aventuriers chevronnés. Je fermai la marche et me retournai une dernière fois ; elle avait grimpé sur la grille barrant l'accès à l'escalier et me dévisageait d'un air curieux.

*

* * *

Le même jour, l'après-midi, eut lieu le match de foot devant opposer l'équipe de notre quartier, baptisée L'étoile sportive Lartigue, à celle du quartier voisin, de l'hippodrome. La rencontre devait se dérouler sur un petit terrain enserré entre deux pavillons. Escorté de mon frère et de Phil, je me dirigeai vers le terrain où toute une armée de gamins, ceux qui ne partaient pas en vacances, s'était donné rendez-vous.

Dans le ciel d'un bleu sans nuages, le soleil cuisant d'été commençait à nous tanner la peau. Pour rejoindre notre petit stade, il fallait passer devant la maison de la famille Moreau, gardée par le chien Fulgor, croisement d'un malinois et d'un berger belge, au poil ras couleur de feu, bête noire des facteurs et des enfants du quartier. Cédric, le fils Moreau, un frêle enfant âgé de huit ans, tenait le chien en laisse devant le portail ouvert avec, probablement, l'intention de le promener.

Sentant notre présence, Fulgor aboya. J'aperçus son père dans le jardin, occupé à couper une haie d'ifs. C'était un homme de taille moyenne, aux cheveux rasés, au visage carré et sévère. Le moindre muscle de son corps mince donnait l'impression de se mettre à rouler quand il bougeait. Un parachute était tatoué sur son avant-bras gauche.

C'est alors que je la vis, juchée sur un vélo d'adulte beaucoup trop grand pour elle, mais elle pédalait avec l'assurance et le maintien d'une cycliste expérimentée. Elle avait changé de tenue et portait un short en jean et un tee-shirt bleu. Ses cheveux dorés et bouclés lui descendaient gracieusement jusqu'aux épaules ; ses jambes fines et musclées étaient bronzées.

Je venais de finir de mettre mes chaussettes de sport et m'apprêtais à enfiler mes crampons lorsque Fulgor, ayant aperçu la jeune cycliste, tira sur la laisse. Cédric lâcha prise et le chien, tout en aboyant, fonça sur l'intruse. Sans hésiter, je me levai, inconscient du danger, et courus vers la jeune demoiselle. J'eus juste le temps de faire écran avec mon corps, tandis que la fille fit un écart et faillit tomber de vélo. Je ressentis une brève douleur en haut du mollet droit, alors que Fulgor tentait de me mordre à nouveau. Ayant entendu les aboiements féroces de son chien, Monsieur Moreau se précipita en courant.

– Fulgor, arrête ! au pied !

L'animal, parfaitement dressé, s'assit sur son séant et ne bougea plus, tandis que son maître vint à ma rencontre en se saisissant de la laisse.

– Tout va bien mon garçon ? Il t'a mordu ?

– Non je ne crois pas.

– Fais-moi voir !

À l'endroit où le chien m'avait, en fait, simplement touché, une petite rougeur s'était formée au-dessus de ma chaussette de sport. Rassuré, Monsieur Moreau me présenta ses excuses pour ce qui s'était passé et, devant nous, gronda son fils.

– Cédric, combien de fois t'ai-je dit de ne pas sortir le chien tout seul ?

– Désolé Pa.

– Ouais, tu peux l'être ! Imagine que Fulgor ait mordu le jeune homme... Qu'est-ce que tu crois qu'il se serait passé ? ! Tu te rends compte de ta bêtise ?

– Oui.

– Rentre à la maison et viens m'aider à finir de tailler les haies ! Dépêche-toi !

Durant toute la scène, elle était restée stoïque, maître d'elle-même, comme si rien ne s'était passé alors que, pour ma part, j'essayais tant bien que mal de maîtriser les tremblements qui m'assaillaient.

- Tu m'as sauvé la vie, tu as agi comme un chevalier du Moyen-Âge, me dit-elle en me fixant d'un regard si intense que j'en éprouvais un sentiment de malaise.

- Euh... balbutiai-je.

Sa voix était douce et rassurante, comme l'aurait été celle d'une mère s'adressant à son enfant. Plus tard, je devais me rendre compte qu'elle avait une intelligence vive et précoce pour son âge, comme si elle possédait un de ces esprits hardis et curieux qui veulent tout savoir, tout analyser, tout approfondir.

- Que puis-je faire pour te montrer ma reconnaissance ?

Je pris une profonde inspiration, m'essuyai le visage, qui gouttait de transpiration, et eu le courage de soutenir son regard.

- Ben... j'sais pas moi.

- J'ai une dette envers toi ; réfléchis !

- Euh... Ah oui ! Voilà, si tu veux, tu peux venir demain après-midi, vers 14 h 00, chez moi. J'habite pas loin à droite, là-bas, au fond de la place. On doit faire une promenade avec mes amis sur nos radeaux, sur la rivière.

- Ah je vois... C'était toi perché dans le grand arbre face à ma maison ? Que faisais-tu ?

Elle nous avait donc bien remarqués.

- J'observais la villa, c'est tout.

- Tu es curieux mon ami, me répondit-elle en souriant.

Je sentis mon visage rougir et baissai aussitôt la tête. Elle s'approcha de moi et me tendit la main. La peau de sa main était suave, comme si elle avait été enduite d'une crème adoucissante.

- Je m'appelle Elodie, et toi ?

- Rémi.

- Bien Rémi, je rentre chez moi.

- Tu viendras demain ?

- Oui, c'est le moins que je puisse faire.

- Super !

Je la regardai s'éloigner sur son vélo, pédalant avec une assurance et une grâce qui me laissèrent pantois et troublé, au plus profond de mon être, par ce que je venais de vivre. J'entamai le match de foot les jambes chancelantes, incapable de suivre le rythme imposé par l'équipe adverse. Grâce aux prouesses de notre goal, nous remportâmes le match à la séance de tirs aux buts.

*

* * *

Nos radeaux - constitués de palettes de bois que nous récupérions sur les chantiers des maisons en construction, et sous lesquels nous fixions des bidons d'huile vides - étaient solidement amarrés à deux anneaux métalliques que j'avais scellés sur la digue au

pied de l'escalier. Nous étions tous les trois équipés d'un short de bain, d'un vieux tee-shirt, d'une paire de sandales, et munis d'un masque et d'un tuba.

Comme convenu, Elodie s'était présentée à 14 h 00. Je l'avais guettée sur la petite place devant l'entrée de ma maison, feignant de m'intéresser à une bande dessinée afin qu'elle ne puisse deviner mon impatience. Je la vis arriver au bout de la rue, juchée sur le même vélo. Ses cheveux, noués en chignon, lui donnaient un air un peu austère. Elle était uniquement vêtue d'un short en jean et d'un débardeur rouge sang qui laissaient apparaître ses épaules mouchetées de taches de rousseur, telles de petits boutons d'or.

– C'est sympa d'être venu, dis-je.

– Je te l'avais promis.

– Suis-moi ! L'accès à la rivière se fait par le jardin derrière.

Phil et mon frère nous attendaient patiemment sur la digue. Dès qu'ils nous virent, ils détachèrent les radeaux.

– Tu montes avec moi Elodie. Viens ! c'est celui-là le mien.

Sur la dernière latte en bois j'avais peint en grosses lettres le nom : *Le Pharaon*.

– Tu l'as baptisé *Le Pharaon* ton radeau ; pourquoi ?

– Euh... comme ça. Non, en fait c'est parce que j'aime bien les histoires des pharaons.

– Ah bon ! ? Tu t'intéresses à l'Égypte ancienne ?

– Euh... on l'a étudiée l'année dernière en classe, j'ai bien aimé ce cours d'histoire c'est tout. J'connais pas grand-chose à vrai dire.

– Dommage.

– Michel a appelé le sien *Dragon*, et Phil *Le Tigre*. Bon, on y va Elodie !

– Qu'est-ce que c'est ça ? demanda-t-elle en désignant du doigt les harpons que Phil et mon frère tenaient en main. Vous pêchez des poissons avec ça ?

– Ouais, tu vas voir.

– On ne dit pas « ouais », c'est familier ; on dit « oui ».

Cette remarque m'irrita quelques secondes mais je ne laissai rien paraître. Je lui pris la main et l'installai sur le radeau.

– Accroche-toi à moi ! Cela va aller, le courant n'est pas fort. On va jusqu'au coude de la rivière, là-bas, il y a 200 m à faire.

Elle s'agrippa à moi en me serrant la taille. Je sentais son corps contre le mien et ses seins déjà fermes contre mon dos. Cette sensation éveilla mes sens et je dus me concentrer au maximum pour faire avancer le radeau. De temps en temps, l'embarcation tanguait dangereusement car, à chaque mouvement de mes bras, Elodie se raidissait et avait tendance à gesticuler.

J'accostai au plus près du gros rocher obstruant le lit de la rivière. Je réussis, au prix d'une manœuvre périlleuse, à approcher mon radeau d'une des grosses racines d'un aulne, qui faisait comme un arc de cercle avant de s'enfoncer dans l'eau ; je le coinçai comme je pus et aidai Elodie à monter sur la berge. Phil et mon frère amarrèrent leurs radeaux derrière le mien.

– J'y vais en premier. Elodie tu restes là, tu ne bouges pas, ordonnai-je.

J'enfilai masque et tuba, me saisis d'un harpon et avançai dans l'eau, au plus près du gros rocher, sachant qu'à ce niveau il y avait un trou d'une profondeur de 1,50 m. À vrai

dire, on n'y voyait pas grand-chose, on devinait plus qu'on ne distinguait les poissons à cet endroit. Une boue jaunâtre, mêlée d'un entrelacs d'algues, tapissait le fond du trou d'eau. Ma pêche n'avait pas été miraculeuse. Michel et Phil s'élançèrent à leur tour. Ils revinrent bredouilles. Sur ce coup-là, nous n'avions pas été bons.

– Tu veux essayer Elodie ? lui demandai-je.

– Non, je ne suis pas habillée pour me baigner.

– Vraiment, tu ne veux pas ? ! Je te prêterai une serviette.

– Non, sans façon. Et puis je trouve que ce n'est pas de la pêche ça, c'est du carnage.

Je sentis ma bouche béer de stupéfaction face à cette critique. Je la considérai soudainement comme une fille de la ville, étrangère à notre monde, alors que nous nous prenions pour des conquistadors ou des aventuriers de l'authenticité, toujours prêts à découvrir les trésors cachés de notre rivière.

– Si cela ne te plaît pas, on va faire autre chose. On va voir si tu vas être à la hauteur...

– Ah bon ? ! Et c'est quoi ?

– C'est simple mais il faut de l'entraînement, je ne sais pas si tu seras capable de le faire.

– Dis-moi, quel est ce jeu, preux chevalier ?

– Eh bien, on grimpe sur l'arbre ou sur le rocher, on laisse filer le radeau et, quand il arrive à notre hauteur, on saute dessus. On a droit à trois essais chacun. Celui qui chute et qui tombe à l'eau paie une amende.

– Quelle sorte d'amende ?

En général, il doit offrir aux autres un paquet de bonbons ou de chewing-gum. Mais es-tu sûre de vouloir concourir ? Tu n'es pas habillée pour si tu tombes à l'eau.

– Je vais essayer quand même.

– Comme tu voudras.

Philippe commença le premier. Il grimpa sur la branche d'arbre que nous avions choisie comme sautoir. Pendant ce temps, je remontai son radeau une vingtaine de mètres en amont et le laissai dériver. Le courant n'était pas fort. Mais il fallait bien apprécier l'erre du radeau. Philippe réussit parfaitement ses trois sauts. Il en fut de même pour mon jeune frère.

Elodie avait observé avec attention la façon de procéder de ses fougueux nouveaux amis. Phil voulu l'aider à se hisser sur le juchoir mais elle refusa et, avec une facilité déconcertante, se retrouva sur le perchoir improvisé. Durant ce laps de temps, je me dépêchai de ramener le radeau sur la ligne de départ imaginaire et le poussai le plus fortement possible. Je souhaitais qu'elle rate ses sauts et qu'elle tombe dans l'eau pour, d'une certaine façon, lui donner une leçon. Le radeau heurta une grosse pierre qui affleurait la surface de l'eau et il dévia de sa trajectoire habituelle.

– Elle va se planter, jubilai-je.

Elodie était concentrée. Quelques secondes avant que le radeau n'arrive à sa hauteur, elle plia légèrement les genoux et s'élança dans le vide. Elle se réceptionna comme l'aurait fait une gymnaste et se retourna vers moi, un large sourire aux lèvres. Elle exécuta les deux sauts suivants avec la même grâce et hardiesse. Arriva mon tour.

– Michel, tu peux mettre la gomme ! criai-je.

Je réussis sans problème le premier saut. À la deuxième tentative, le radeau heurta la même pierre, tourna sur lui-même et partit vers la rive opposée. Je m'élançai mais n'avais pas apprécié correctement la distance. Sous l'impact, l'avant se souleva et je perdis l'équilibre. Je tombai à plat dos, battis des pieds et des mains pour me relever. Philippe et Michel se mirent à rire, suivis d'Élodie. Ces rires me remplirent d'une rage que j'eus du mal à contenir.

– Oh ça va ! Arrêtez de vous moquer ! râlai-je.

– Eh bien, preux chevalier, on a été trop téméraire, ironisa Elodie.

Je la fixai alors d'un regard où se mêlaient colère et frustration.

– Bon, on arrête, j'en ai marre.

– Tu n'oublieras pas l'amende, poursuivit-elle.

– Un paquet de bonbons pour chacun, ajouta Phil.

– Mouais, murmurai-je.

– Qu'est-ce qu'on fait Rémi après ? m'interrogea Phil.

– On peut jouer au foot sur la place. Tu viens avec nous Elodie ?

– Non, le foot ne m'intéresse pas, c'est trop masculin comme sport. Je vais rentrer.

– Tu reviens demain ?

– Non, je ne peux pas, mon père m'emmène à la montagne.

– Quand alors ?

– Après-demain.

– En début d'après-midi, comme aujourd'hui ?

– Oui.

– Super.

Elodie s'approcha de moi, me serra la main et me regarda droit dans les yeux en souriant. Elle me fixa plusieurs secondes, puis elle tourna les talons et emprunta les escaliers menant au jardin.

– Je connais le chemin, pas la peine de m'accompagner, dit-elle sans se retourner.

Sa silhouette se détachait dans la lumière qui s'insérait du haut des escaliers, vers la berge, tel un voile rosé. J'eus l'impression que son regard m'avait sondé l'âme. Mon cœur battait la chamade. J'étais amer et frustré, j'avais été ridiculisé. Mais, finalement, pour me montrer digne de son amitié, il me vint une idée qui, j'espérais, allait si non l'éblouir, du moins l'obliger à me considérer différemment.

– Phil, Michel...

– Quoi ? répondirent-ils en chœur.

– J'ai une idée, on va construire un radeau pour Elodie.

– Un radeau pour elle ! ? maugréa Michel.

– Ouais, pour elle. On va d'abord chercher une palette ; il en reste sur le terrain de la maison en construction, près de celle du père Navarre. Si vous ne voulez pas venir, j'irai tout seul. Ensuite, demain matin, faudra aller chercher les bidons d'huile. Qui vient avec moi ?

– Je t'accompagne Rémi, enchaîna Phil.

– J viens pas, culpa Michel. J suis pas son boy.

– Il ne s'agit pas de ça, il s'agit de lui montrer qu'on sait bien se tenir.

- Ouais mais moi je ne l'aime pas trop, elle nous snobe.
- Non, je ne crois pas. C'est une fille de la ville, elle m'a dit tout à l'heure qu'elle habitait près de Paris, en banlieue, à Clichy ou Plichy, je n'ai pas bien retenu le nom.
- Ouais et alors ! ?
- Alors rien... Tant pis, j'y vais avec Phil.
- Faudra faire gaffe Rémi ; si le père Navarre nous voit, il va envoyer son clébard.
- On ne va pas chez lui, il n'a aucune raison de nous engueuler.
- Ouais mais quand même.
- On verra.

*
* * *

Le lendemain matin, mon père trouva bizarre que je me lève en même temps que lui. Aussitôt parti, après avoir déjeuné, je m'attaquai à l'arrosage du jardin avec une énergie nouvelle. Je n'avais rien d'autre à faire comme travaux. Sitôt fini, je pris mon argent de poche, enfourchai mon vélo et me rendis à l'épicerie la plus proche pour acheter deux paquets de chewing-gum et un paquet de Carambars. Quand je revins à la maison, Phil m'attendait dans la cuisine. Il tenait compagnie à ma mère qui mettait des haricots verts en bocaux.

- On y va Phil ! On n'a pas le temps, faut se magner.
- Où allez-vous ? demanda ma mère.
- On va chercher une palette de bois pour faire un radeau, sur un chantier, et on revient.

- Faites attention où vous mettez les pieds, c'est dangereux les chantiers. Vous demandez la permission d'abord ; c'est vu Rémi ?

- Oui.
- Très bien.

Il n'y avait personne sur le chantier de la maison construite à côté de celle du père Navarre. Quand le chien Patou nous aperçut, il s'approcha péniblement de la limite séparative et aboya plusieurs fois. Ses aboiements ressemblaient au son d'une gargouille. Il nous observa quelques secondes puis repartit en direction de sa niche.

- Dépêche Phil, avant que le père Navarre arrive !
- Ouais, ouais.

À côté de la cabane de chantier, fermée à l'aide d'un gros cadenas, étaient empilées plusieurs palettes en bois, et des planches qui avaient été utilisées pour les coffrages.

Elodie arriva plus tôt que prévu ; j'étais dans le garage, en train d'aider Philippe à redresser la fourche avant de sa bicyclette, quand je l'aperçus.

- Elodie ! On est là, dans le garage.
- Ah ! Très bien, j'arrive.

Elle portait toujours les cheveux en un gracieux chignon mais, cette fois-ci, était vêtue d'un short de sport blanc, d'un tee-shirt bleu sans motif et était chaussée de sandales en

plastique. Elle portait en bandoulière un petit sac en toile de jean. Je farfouillai dans mon petit sac à dos, que j'avais posé sur l'établi, et lui tendis un paquet de chewing-gum et un paquet de Carambars.

– Choisis, l'un ou l'autre.

– Je vois que tu as tenu ta promesse, c'est très élégant de ta part. Si tu veux, je prends les chewing-gums car les Carambars ne sont pas bons pour l'hygiène dentaire, cela colle aux dents. Il n'est pas là ton frère ? demanda-t-elle.

– Non, il est allé à la piscine municipale avec d'autres copains. Moi je préfère ma rivière. Et puis, je t'attendais.

– C'est gentil, mon cher.

– J'ai une surprise pour toi Elodie, dis-je alors que nous nous trouvions en haut des escaliers menant à la digue.

– Une surprise ! ?

– Oui, j'espère que cela te plaira.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu vas voir.

À l'aide d'une corde, j'avais amarré le radeau d'Élodie à l'un des crochets que j'avais scellé dans la digue. Je me saisis de la corde et le ramenai au plus près du bord.

– Tiens, c'est pour toi Elodie ; c'est le tien.

– Pour moi ! ? Tu as fait un radeau pour moi ! ? Comme c'est gentil !

Elle me prit la main et, avant de monter sur son radeau, m'embrassa sur la joue en appuyant son baiser. Le contact de ses lèvres sur ma peau me fit l'effet d'une petite décharge électrique. Je restai un temps - qui me parut une éternité - sans bouger avant de bégayer :

– Euh... Phil m'a aidé aussi.

– Comme c'est sympa ! rajouta-t-elle.

– Elodie, il va falloir que tu lui donnes un nom.

– C'est tout vu, je sais !

– Déjà ?

– Oui.

– Et alors ?

– *Hathor*.

– Quoi ! ? « À tort » comme « à tort et à travers » ? C'est bizarre ça.

– Mais non, gros bêta ! dit-elle en pouffant.

– *Hathor* c'est le nom de la déesse égyptienne de l'amour. *Le Pharaon* et *Hathor*, je trouve que cela va bien ensemble.

– Connais pas.

– Regarde dans un dictionnaire, tu comprendras.

– Oui je le ferai, promis.

Je lui tendis une perche pour qu'elle puisse manœuvrer correctement son radeau. Elle s'en saisit et, au lieu de se laisser emporter par le faible courant, revint vers la rive.

– Attendez-moi !

– Qu'y a-t-il Elodie ?

– J'en ai pour une seconde.

Une fois sur la digue, elle enleva son short et son tee-shirt, qu'elle mit dans son sac à dos, et m'apparut uniquement vêtue d'un maillot une pièce couleur jaune citron. J'eus un choc... Elle avait un corps svelte et finement musclé ; ses seins, pareils à deux petites pommes, tendaient le maillot de bain. Elle vit que je la dévisageais et sourit.

– Tu n'as jamais vu de fille en maillot de bain ou quoi ?

– Euh... Oui, oui ; tu es ravissante c'est tout.

– Merci du compliment. Bon, nous y allons ?

– Oui bien sûr.

Cet après-midi-là et les jours qui suivirent furent parmi les plus beaux jours de ma jeunesse. Elodie s'en était donnée à cœur joie et avait même partagé avec nous notre jeu favori, qui consistait à utiliser nos lance-pierres sur toute sorte de cibles. Malheureusement, elle ne resta qu'une quinzaine de jours en vacances à Pau. Elle m'avait expliqué que ses parents étaient divorcés et que son père, qui travaillait en tant qu'ingénieur dans une société pétrolière, avait été muté à Pau. Le reste de l'année, elle vivait avec sa mère près de Paris et devait la rejoindre.

Le dernier après-midi qu'elle passa en notre compagnie, je fus d'une humeur morose. Quand, en tout début de soirée, elle nous quitta, elle me rassura en disant qu'elle reviendrait aux prochaines vacances. Au moment de partir, elle vint vers moi et, cette fois-ci, déposa un baiser sur mes lèvres.

– Encore merci pour ces moments joyeux passés en ta compagnie, preux chevalier. Ne sois pas inquiet, on se reverra bientôt. Et puis tu m'éciras, voici mon adresse.

Elle me tendit un morceau de papier sur lequel elle avait soigneusement écrit ses coordonnées.

– Tu pourras me téléphoner si tu le souhaites.

Première Partie

Bonnes et Mauvaises Rencontres

Claudia et Gilbert

La rue était plongée dans le noir, sauf l'entrée d'une clinique vétérinaire, éclairée par la lumière blafarde d'un néon. Le bourdonnement des camions et des véhicules remontant l'autoroute A6 vers Paris - amplifié par le vent du nord qui soufflait sur la région parisienne depuis la fin de l'après-midi, faisant comme un roulis incessant - parvenait à tromper la monotonie de la surveillance du pavillon situé à Chilly-Mazarin, commune proche de l'aéroport d'Orly.

C'était une vieille bâtisse édifiée sur trois niveaux, avec une dépendance ceinte d'un haut mur, dont l'entrée se faisait côté rue par un escalier menant à une porte protégée d'un auvent.

La veille Ford Escort bleu marine stoppa devant le portail. Un homme âgé d'une quarantaine d'années de taille moyenne, costaud, les cheveux ondulés noirs coupés court, vêtu d'un pantalon et d'un blouson en jean usés, descendit du véhicule. Il ouvrit le portail fermé par une chaîne et se gara dans la cour. Deux jeunes âgés de 14 à 16 ans, aux vêtements disparates, s'extirpèrent de la voiture ; l'un blond, cheveux mi-longs ; l'autre un peu plus grand, cheveux châtons.

À peine descendu de la voiture, l'adulte se jeta sur le garçon blond et lui donna un coup de poing en pleine figure. Le jeune chuta au sol, s'affaissant comme un fruit mûr tombant d'un arbre. L'adulte le roua de coups de pied tout en hurlant. Recroquevillé sur lui-même, le gamin se protégeait tant bien que mal ; il émettait des cris semblables aux jappements d'un chien blessé. Le jeune brun ne bronchait pas. Puis l'adulte laissa tel quel le blond qui ne bougeait plus et gagna l'entrée. Le plus âgé se pencha sur le plus jeune, lui souleva la tête et l'aida à s'asseoir. Le petit blond se tenait le ventre. Trois ou quatre minutes plus tard, les deux jeunes rentrèrent à leur tour à l'intérieur du pavillon.

La surveillance de ce trio - exercée sur plusieurs jours - avait été particulièrement éloquente et corroborait les premières observations faites par la Brigade Anti Criminalité d'Antony. En voiture dans Paris, notamment dans le quatorzième et treizième arrondissement et dans les communes du sud du département des Hauts-de-Seine, les deux jeunes avaient fait une véritable razzia.

Ils faisaient preuve d'une grande dextérité, notamment le blond. Pendant que le brun masquait de sa hauteur les horodateurs, le blond, muni d'un tournevis et d'une petite

perceuse sans fil, trifouillait sous les appareils, tendait un sac plastique et récupérait les pièces.

*
* *
*

À 03 h 00, le lieutenant de police Arnaud Archambaud - surnommé Top ou Top 14 en raison de sa passion pour le rugby -, chef du groupe Affaires générales de la 3^e Brigade de sûreté départementale des Hauts-de-Seine, basée dans les locaux du commissariat de Chatenay-Malabry, décida de lever le dispositif de surveillance, ne laissant que deux enquêteurs à bord du petit « soum. », sur le parking d'une entreprise d'électricité jouxtant la clinique vétérinaire.

Aussitôt arrivé au service, assisté de son adjoint le major Thierry Dupont, alias Ted, un quadragénaire au physique râblé de demi de mêlée, il organisa une réunion dans la salle qui servait de cafétéria. Le lieutenant Archambaud était mince mais musculeux, le corps dur et nerveux, le visage anguleux en plans et arêtes. Les fines lunettes qu'il portait lui donnaient un air vaguement sévère.

- Je pense qu'on doit taper à 06 h 00. Je crains que nous ayons été repérés, dit-il.
- Soit. Mais l'appartement à Gennevilliers, vous avez pu faire le lien ? demandai-je.
- Oui Rémi, les surveillances l'attestent.
- Dans ce cas, feu vert !

- Bon, Rémi, je rappelle les gars, j'avise le commissariat de Palaiseau, c'est leur secteur. Il faut également appeler Ion Bertan, l'interprète, pour s'assurer qu'il puisse venir. Briefing à 05 h 00, sur zone à 05 h 45. Ceux qui ont le temps peuvent rentrer chez eux ; pour les autres, stand-by au service, ordonna Top.

Les policiers en renfort nous rejoignirent à l'heure convenue avec l'interprète qui, pour l'occasion, avait revêtu un jean noir et un large blouson de type aviateur. C'était un ancien policier de la sécurité âgé d'une cinquantaine d'années. Avec sa chevelure abondante, il ressemblait à l'acteur Daniel Gélin. Il était particulièrement efficace car il ne se contentait pas bêtement de traduire mais vivait les auditions comme s'il menait des interrogatoires dans son propre pays.

Dans un silence absolu, nous escaladâmes à tour de rôle le mur d'enceinte de la maison. Sam, l'unique policier antillais du groupe, qui devait ce surnom à sa ressemblance frappante avec l'acteur américain Samuel L. Jackson, portait le bélier comme s'il tenait en main une baguette de pain.

En dépit de sa très grande taille, il avançait d'une démarche chaloupée. Il n'eut aucun mal à enfoncer la porte, qui céda dans un fracas retentissant. Il s'écarta, je pénétrai le premier, suivi du reste de l'équipe. Je n'avais aucune idée de la configuration des lieux. J'entrevis, sur ma gauche, un rai de lumière, sous une porte que j'ouvris en balançant un coup de pied, et me trouvai aussitôt face à un homme, vêtu d'un pantalon et d'une veste en jean, affalé sur un vieux fauteuil en cuir.